

Extraits de
« Planète sans visa »
Fabrice Nicolino

« Du vent et surtout plein de fric »

Les éoliennes ? On est très loin des rêves de Reiser il y a quarante ans. Au lieu de l'autonomie énergétique pour tous, Areva, EDF, Total, Alstom ont fait main basse sur le pactole. Ça rapporte et ça ment. Beaucoup.

C'est pas tout à fait du vent, mais ça rafraîchit. Selon un audacieux communiqué de Syndicat des énergies renouvelables (SER), « la France vient de franchir le cap des 10 000 mégawatts éoliens raccordés au réseau (...) Le parc éolien français permet d'alimenter en électricité un peu plus de 6 millions de foyers, soit plus que (...) la population de la région Ile-de-France ».

Les communicants du SER sont d'habiles filous, car tout est vrai, bien que tout soit faux. Le premier mouvement est simpliste, mais permet d'entuber le journaliste feignasse : 10 000 mégawatts, mazette, c'est du lourd ! Le deuxième est là pour achever le gogo : 6 millions de foyers, c'est au moins 13 millions de personnes ! Rien à dire, sauf que c'est bidon. En 2014, la production électrique nette, en France, a atteint 540,6 Terawattheure (TWh), dont 17 TWh grâce aux éoliennes. 3,1 % du total.

Sans entrer dans les détails, il faut ajouter qu'aucun foyer n'est alimenté directement par les éoliennes, car des problèmes techniques – à commencer par les facéties du vent – interdisent une production en continu. Dans l'état actuel, l'électricité éolienne est donc un tout petit complément. Ben alors, pourquoi ce grand bluff du SER ? Parce qu'il lui faut épater le monde, et chaque jour un peu plus. Tu vas voir, ami lecteur, ça vaut le dérangement. Les éoliennes, même si ça ne ressemble pas, c'est comme une vache à lait. Le marché atteint environ trois milliards d'euros par an et le parc installé dépasse 5 000 grosses éoliennes, chiffre qui pourrait doubler d'ici quelques années seulement. Qui dirige le SER ? Jean-Louis Bal, qui a fait ses nobles classes dans le public – il dirigeait le service des Énergies renouvelables à l'ADEME, l'Agence de l'environnement – avant de mettre son carnet d'adresses au service de l'industrie.

Et quelle industrie ! On trouve au conseil d'administration du SER une magnifique bande de philanthropes : EDF et Areva, mais aussi Alstom – les

turbines du délirant barrage des Trois Gorges, c'est elle -, la Compagnie nationale du Rhône – les gros barrages dégueu de chez nous – , Total et Sofiprotéol-Avril pour les nécrocarburants. Ce très puissant lobby a comme on se doute de nombreux amis dans les ministères de gauche comme de droite. Et il a réussi un tour de force qui n'est pas à la portée d'un débutant. Via une obscure « contribution au service public de l'électricité » (CSPE), ponctionnée sur les factures d'électricité, EDF achète sur ordre la production éolienne à un prix deux fois supérieur à celui du marché. Qui paie pour la grande industrie ? Nous, patate. Compter 5 ou 6 milliards d'euros chaque année selon les grands teigneux de la Fédération environnement durable (FED).

Cette dernière (<http://environnementdurable.net>) est peut-être bien de droite et elle a le grand malheur d'être soutenue par le vieux Giscard, ce qui est bien chiant. Mais ses 1057 associations ont souvent des histoires hallucinantes à raconter. Notamment à propos de ces armées de commerciaux déchaînés par l'appât du gain, qui font le tour de France en toutes saisons pour appâter de nouveaux candidats. Et il s'en trouve aisément, car les mieux organisés de ceux qui louent leurs terrains peuvent empocher jusqu'à 100 000 euros par an. Hum.

On reviendra sur ce dossier démentiel, mais il faut encore parler de la corruption, qui accompagne gentiment les installations de mâts pouvant atteindre 130 mètres de haut. Dans son rapport de 2013 publié à l'été 2014, le Service central de prévention de la corruption (SCPC) notait sans emphase : « Le développement de l'activité éolienne semble s'accompagner de nombreux cas de prise illégale d'intérêts impliquant des élus locaux ». La combine est simple : un maire rural fait voter le principe d'un parc éolien, et comme par extraordinaire, on le retrouve ensuite sur des terrains appartenant à lui-même ou à ses proches. Depuis dix ans, les condamnations d'élus pleuvent, mais tout le monde s'en fout. C'est si bon, le fric.

Je t'entends mal ? L'écologie, dans tout ça ? Avec Alstom, Areva et Total ? Je vois que tu es blagueur.

Commentaire de Frederic W olff

Une réaction, un peu longue – je n'ai pas eu le temps de faire plus court !

– aux textes de Fabrice et des commentateurs à qui j’adresse mes pensées fraternelles.

A celles et à ceux qui se demandaient :

Comment continuer à saccager, enlaidir, piller, asservir dans l’enthousiasme général ?

Comment faire semblant de changer d’énergie sans rien changer de notre société ni de notre mode de vie ?

Les bonnes âmes de la destruction massive ont trouvé une réponse, parmi d’autres : l’éolien industriel ! Cette trouvaille est une synthèse. Grâce à elle, les fanatiques de la pollution propre ont de quoi jubiler et la caste techno-industrielle peut se réjouir à l’idée de concentrer toujours plus de pouvoirs entre ses mains. La fuite en avant peut continuer, la croissance se renouveler sans limite, les objets inutiles et nuisibles encombrer ce qui reste d’espace pour la vie... L’éolien va alimenter « la clim partout dans son logement, la piscine en plein hiver dans son jardin » (P.P), les tablettes, les smartphones, les Facebook, les selfies, les data centers (Patrick), l’industrialisation du monde tous azimuts... A quand les panneaux publicitaires et les élevages hors-sol autonomes en énergie grâce aux champs d’éoliennes ? C’est peut-être déjà fait, qui sait. Et grâce aux villes, aux compteurs et aux objets intelligents, la surveillance et la rationalisation générales seront optimisées, la contrainte sera consentie. Le nouvel ordre énergétique étend son empire, l’efficacité fait place à la beauté des arbres et des saisons, et le pire qui pourrait arriver, c’est qu’un jour on oublie la lumière d’un châtaignier dans l’automne.

Dans cet univers là, tout devient froid et on a beau faire feu de tout ce qui brûle, on a beau transformer ce qui souffle, ce qui s’écoule en force ardente, quelque chose manque à nos vies, quelque chose qui se dérobe à nous, à notre parole et on est là avec ce qu’on ne peut nommer, mais on essaie quand même parce qu’on sait confusément qu’une porte est à ouvrir et que rien n’est plus impérieux, alors on tâtonne, un peu comme dans ces jeux d’enfant où parfois on brûle, où d’autres fois on a si froid qu’on ne peut plus mettre un pied devant l’autre et c’est avec la même intensité que l’on se débat, grand brûlé ou albatros pris dans les glaces, jusqu’à ce que des mots viennent, des questions : est-ce une source vive, l’affluent d’une parole, les vagues d’une main sur la peau, est-ce tout cela qui manque, qui a tant manqué et qui nous met en état d’urgence quand on espère un signe, quand on cherche sans y parvenir pleinement à l’adresser ?

Je me disperse, sans doute, du propos dont il est question ici : la force du vent dont on fait des profits pour les uns et des pertes pour les autres, pour tant d’autres qu’on ne peut les compter, mais ce que j’essaie de dire, au fond, n’est pas sans rapport

avec ce qui nous anime, ce qui fait de nous des vivants, des combattants dans le monde froid des machines. Ce n'est pas de l'énergie du vent, du feu ou de l'eau dont nous avons tant besoin pour l'essentiel, c'est d'un autre souffle, celui d'un frère humain, d'une sœur d'âme, d'une vie sacrée de trois fois rien qui ne serait pas de notre famille, de notre pays, de notre espèce, ce n'est rien d'autre que de préserver ce qui fait de nous des humains, même si parfois c'est difficile, même et surtout si l'on frôle les gouffres qui s'ouvrent en nous. Les abîmes sont des chemins vers les cimes et à en vivre, à en mourir, que faire d'autre qu'aimer ?

Je reviens à mon propos liminaire.

Quand les énergies classiques – pétrole, gaz, charbon, nucléaire... – ne seront plus compétitives, il faudra continuer à faire tourner la machine à détruire ce qui reste de vie naturelle, d'inattendu, d'inespéré. Place à l'éolien industriel, donc. A noter que l'industrie solaire accomplit de belles prouesses aussi, en matière de fléaux (lire « Le soleil en face » aux éditions L'échappée, collection Négatif dirigée par Pièces et main d'œuvre).

Vous les appelez comment, celles et ceux qui vendent du vent, se gargarisent d'énergie propre et s'enrichissent au passage sur le dos des « communautés indigènes expropriées » (Fabien), sur la peau des millions d'exterminés du carnage industriel ? A mes heures gracieuses et policées, je les nommerais bien des « philouthropes », et peu m'importe qu'ils ou elles soient de droite, de gauche, d'Escrologie les verts ou de je ne sais quels chapelle, mafia, industrie ou collectif.

Est-il encore nécessaire de le rappeler ? La croissance verte, le développement durable et solidaire sont des mystifications, inséparables de la fabrique de nouveaux besoins, de gadgets superflus et prédateurs, de l'effet-rebond, ce mécanisme insidieux par lequel une réduction de coût, d'énergie ou de ressources d'un bien se traduit par une augmentation de son usage, par une consommation accrue d'un autre bien. Ainsi, les nouveaux modèles de voitures brûlent moins de carburant, mais nous roulons davantage, nous les renouvelons sans modération, nous faisons venir des marchandises de l'autre bout du monde, nous utilisons toujours plus l'avion et de technologies énergivores... Au final, l'économie de départ se solde par une gabegie plus importante. Et l'on voudrait se féliciter d'un tel gaspillage ?

Tant que nous resterons dans une société de croissance et de développement, nous n'aurons rien à espérer des soi-disant énergies propres.

Si l'éolien devait avoir un avenir estimable à mes yeux, il aurait un tout autre visage. Je l'imagine auto-construit et auto-réparable (pako del riu), à l'échelle d'un foyer ou d'un quartier, s'inscrivant dans une « réduction des besoins » (Love Bille), une « décroissance » (Laurent) volontaire (On peut prononcer le mot désormais, même le Pape le revendique).

Ce n'est pas la voie retenue par nos énarques et par nos ingénieurs des Mines, des Ponts et des Charniers, ça ne le sera jamais tant que l'hédonisme marchand, la toute-puissance technologique seront nos dieux intimes et collectifs ; ce capitalisme – que d'aucuns dénoncent avec véhémence comme s'il nous était extérieur – nous est consubstantiel, pour ainsi dire ; plus ou moins, nous sommes les proies et les carnassiers, les persécuteurs et les cobayes, les spoliés et les bons soldats de la débâcle, les empoisonnés et les empoisonneurs pour qui l'emploi est plus important que la vie, la nôtre et toutes les autres, nous sommes le tortionnaire et le bétail supplicié de la naissance jusqu'au trépas, les contremaîtres et les employés en batterie troquant leur vie, leur liberté contre un salaire. Même si, et je ne le sais que trop, certain(e)s sont plus responsables que d'autres, même si nous sommes un certain nombre à chercher le chemin pour nous libérer de ces chaînes.

Dans cette roue qui tourne sous l'impulsion de notre course folle, le seul horizon, c'est l'emballement. L'éolien, quand il participe à cette démesure, ne fait que nous précipiter vers le néant et ce ne sont pas les dogmatiques de la croissance verte qui me feront prendre des messies, les leurs – des leurres – pour des lanternes, si j'ose cet à-peu-près. Que l'on puisse se laisser abuser par de tels escrocs, c'est, me semble-t-il, le cœur du désastre où nous sommes. Et peut-être est-ce aussi l'une des raisons de l'amertume ressentie par Fabrice et des réactions saines et majoritaires des commentateurs ?